

GRETCHEN PARLATO - NICOLAS REPAC - ALEXANDRA GRIMAL - ALEXIS BAJOT-NERCESSIAN

JAZZ

n° 88
FÉVRIER - MARS 2021

NEWS
REVUE ÉCLECTIQUE

EN PARTENARIAT AVEC

jazz
magazine



NAÏSSAM JALAL

UN SOUFFLE
DE LIBERTÉ

DOSSIER
SPÉCIAL

résister

LE JAZZ FRANÇAIS AUX AVANT-POSTES

AVEC
JOËLLE
LÉANDRE
MICHEL
PORTAL
SURNATURAL
ORCHESTRA
COAX
SYLVAIN
RIFFLET
COLLECTIF
2035
LES CLUBS
SAMUEL
STROUK

L 15242 - 88 - F: 5,90 € - RD



N°ISSN : 2116 - 4673
DOMIS : 6,90 €
DOMIA : 8,00 €
BEL : 6,30 €
CH : 9,30 FS
CAN : 9,50 \$CA
ITA/PORT CONT : 6,5 €
N CAL : 900 CFP
POL : 960 CFP

JAZZ NEWS

SOMMAIRE

N°88 - FÉVRIER - MARS 2021



En couverture :
Naïssam Jalal © Alexandre Lacombe.

SUIVEZ-NOUS :
www.jazz-news.com



www.facebook.com/jazznews.mag



@jazznewsparis



@jazznewsparis



NEWS

6. Buzz
8. Sur le papier
Deux indispensables Blues
9. Buzz
Nicolas Repac
10. Premier album
Alexis Bajot-Nercessian
12. La question du mois
13. Découverte
La nouvelle scène sud-africaine
14. Rencontre
Gretchen Parlato

CAHIER CRITIQUES

59. Index
60. Disque du mois
62. Les nouveautés
66. La page Around The World
74. La page oldies

À LA UNE

DOSSIER RÉSISTER

20. Naïssam Jalal
26. Sur parole #1
28. Joëlle Léandre / Michel Portal
34. Sur parole #2
36. Music in – Samuel Strouk
38. Les collectifs
44. Diego Imbert
46. Sur parole #3
48. Sylvain Rifflet
50. Les clubs
56. Camille Thouvenot

NAÏSSAM JALAL

UN SOUFFLE DE LIBERTÉ

Du gris au vert, des cendres à la lumière.

Pour fêter les dix ans de son quintette « Rhythms of Resistance », la flûtiste franco-syrienne Naïssam Jalal a composé une fable puissante, écologique, sociale et humaniste.

Un double-album où s'expriment toutes les nuances du mot combat, pour un « Autre Monde » plus juste et plus heureux. Rencontre avec une artiste passionnante et enthousiaste, qui n'a jamais fini de chercher, de connaître, et bien sûr, de résister.

PAR DAVID KOPERHANT

Le terme de « résistance » est indissociable de ton parcours. On le croise au générique de ton premier album en duo, et comme profession de foi de ton quintette. Comment as-tu rencontré ce mot ?

À l'école, lorsqu'on apprenait la Seconde Guerre Mondiale. Pour moi, ça voulait d'abord dire « résistance à l'occupation ». Mais j'ai réellement abordé cette notion dans le cadre de la lutte du peuple palestinien pour son autodétermination. J'ai beaucoup travaillé avec Osloob, un rappeur qui a grandi dans un camp de réfugiés au Liban. Il m'a raconté comment ils vivaient, sans eau potable ni électricité. Ça m'a marqué. J'ai fait le rapprochement entre ces deux occupations.

Tu as milité ?

Oui, beaucoup, pour les droits des sans-papiers, devant les centres de rétention administrative. On se faisait taper dessus par les flics. Et puis mars 2011 est arrivé, l'éclatement de la révolution syrienne au moment précis où je fondais mon quintette. Alors, il me fallait un nom qui claque, qui parle du monde et entre en résonance avec lui. La musique de « Rhythms of Resistance » part de là. Elle traite de choses très douloureuses pour moi, mais avec une volonté de pluriculturalisme, que chaque membre du groupe - Mehdi







© SEKA

Chaïb au saxophone, Karsten Hochapfel à la guitare, Damien Varaillon à la contrebasse et Arnaud Dolmen à la batterie - trouve sa place et apporte ses idées. On a eu des discussions philosophiques et politiques autant que musicales. On n'était pas toujours d'accord, ce qui est très précieux : comme une forme de résistance à l'uniformisation du monde.

Dans les années 1990, les deux grands ennemis étaient Le Pen et le Sida. Aujourd'hui, on a l'impression que les combats se multiplient, pour le climat, contre le racisme, les inégalités, les dérives des réseaux sociaux, la désinformation, etc... Autant d'appels à la résistance ?

En fait on se retrouve à devoir lutter sur tous les fronts et on n'a pas le temps. C'est à chacun de trouver l'équilibre entre sa vie personnelle et l'énergie qu'il peut investir. Je comprends tout à fait les musiciens qui n'ont pas envie d'y aller. C'est une immense responsabilité, ça peut être épuisant, déprimant parfois ! Surtout quand les sujets te touchent intimement. Il est arrivé que des gens m'apostrophent à la fin d'un concert et

hurlent au complot contre Bachar Al-Assad, alors que j'ai de la famille qui est morte dans les prisons du régime. Il y a aussi les réactions du genre : « Ah ! Je trouve que vous parlez super bien français pour une syrienne ! ». Ça, ça fait mal (rires) ! En fait je peux être syrienne et française. Je suis même française d'abord. Je ne me verrai pas avoir l'opportunité de prendre le micro, et ne pas l'utiliser pour servir la cause à laquelle je crois. Comparé à la force de frappe de BFM TV, c'est trois fois rien, juste un grain de sable dans une dune, mais tant que j'en suis capable, je dois le faire. Le jour où j'en aurai ras le bol des gens qui ne comprennent rien à ce que je dis (rires), j'arrêterai !

Des organisateurs de concerts ont-ils déjà tiqué à cause de ça ?

Il n'y a pas marqué « meeting » sur ma fiche technique (rires) et je joue de la musique avant-tout ! Mais la dimension politique de mon travail est prégnante, et les gens qui m'appellent le savent. Je pense aussi qu'il y a des programmeurs qui ont choisi de ne pas me présenter parce que ça les met mal à l'aise.

« Ce qu'il y a de particulier en France, c'est cette construction d'un imaginaire collectif lié à l'histoire de la colonisation. Toutes les populations issues de l'immigration européenne chrétienne, les italiens, portugais ou espagnols, ont souffert à un moment de leur statut de « l'autre ».

Dans ta composition « d'Ailleurs nous Sommes d'Ici », tu t'adresses à la France.

Les fils et filles d'immigrés ont une difficulté à assumer l'identité de leurs parents, qui les ramène toujours à l'altérité qu'ils incarnent. La France est quand même un pays très xénophobe, comme tous les autres d'ailleurs. Je ne connais pas de pays réellement ouverts. Mais ce qu'il y a de particulier en France, c'est cette construction d'un imaginaire collectif lié à l'histoire de la colonisation. Toutes les populations issues de l'immigration européenne chrétienne, les italiens, portugais ou espagnols, ont souffert à un moment de leur statut de « l'autre ». Mais quand tu es arabe ou noir c'est encore pire. Il y a des gens qui n'osent pas prononcer le mot « arabe » tellement il est péjoratif. Or, c'est une civilisation millénaire, sans laquelle il n'y aurait pas de sciences en Europe ! Au Moyen-Âge, on apprenait l'Arabe pour aller étudier en Andalousie, comme aujourd'hui on apprend l'anglais pour entrer à Berkeley ! Séville et Grenade étaient *the place to be*. Là-dessus, il y a un vrai problème de reconnaissance.

Au point de devenir schizophrène ?

Si on veut aller vers du « meilleur » il faut qu'on se connaisse. Je fais un atelier autour des musiques arabes, et de manière quasi-systématique, lorsque que je demande aux enfants s'ils savent ce qu'on va faire, ils me répondent : « de la musique orientale » ! Le mot « arabe » est complètement gommé au profit

d'« oriental » qui signifie pour eux « exotique » et « sympa ». C'est quelque-chose qui est super violent pour nous, comme lorsqu'on remplace le mot « noir » par « black ». Il y a une souffrance liée à notre chair, puisque c'est notre peau qui marque notre visibilité. Nous avons développé une haine de notre propre corps. Cette question est davantage traitée par des personnes d'origine africaine que par des personnes d'origine arabe. On a moins d'outils pour appréhender cette violence que les noirs. J'ai lu *Peau noire, masques blancs* de Frantz Fanon, c'est magnifique. Fanon a une vision philosophique autant que psychiatrique des névroses que développe le noir face au regard du blanc. C'est pareil pour l'arabe, le juif, et pour toutes les personnes qui incarnent la figure de l'autre dans la société.

Dans ton précédent disque *Quest Of The Invisible*, enregistré avec Leonardo Montana, Claude Tchamitchian et Hamid Drake, tu as développé tout un travail autour du silence et de la transe. Une autre forme de résistance face à un monde toujours plus bruyant ?

Oui. Pour ce disque, j'ai exploré la dimension spirituelle des musiques hindoustanie et arabe classique. La transe est une notion très importante pour moi. Depuis six ans, il n'y a pas un concert sans que quelqu'un pleure ou se décharge de quelque-chose en écoutant ma musique. C'est un truc de fou ! Même moi, je le ressens dans mon corps. Ça dénoue toutes mes tensions. J'ai aussi créé les « Rituels de Guérison », un projet que je commence à présenter en milieu hospitalier.

On a pu lire que *Quest Of The Invisible* était ton *Love Supreme*.

Les Coltrane, John et Alice, sont une énorme influence. Ils avaient soif d'autre chose. Ils sont partis du jazz afro-américain et l'ont ouvert au monde. Alice Coltrane est ma référence absolue, et lorsqu'on a enregistré l'album, j'ai réalisé qu'Hamid Drake et moi

avons le même disque de chevet : *Journey in Satchidananda*. C'était magique ! *A Love Supreme*, correspond au mot « ishq », en Arabe : c'est le dernier palier de spiritualité, le plus haut niveau d'amour divin. Mais on l'emploie aussi pour qualifier un grand amour entre deux personnes, et j'ai découvert qu'on l'utilisait également en Hindi. Si tu écoutes de la musique qawwali pakistanaise, tu t'aperçois qu'ils chantent le mot « ishq ». Il y a des poésies soufies en Perse, en Turc et en Ourdou qui en parlent. Les ponts sont multiples.

L'un des premiers exemples de rencontre entre le jazz et la musique arabe, c'est *East Meets West* du oudiste et contrebassiste Ahmed Abdul-Malik en 1959. Une référence ?

J'ai découvert Ahmed Abdul-Malik récemment pour tout dire. J'aime bien, même si j'ai l'impression qu'il s'agit plus d'un collage que d'une vraie fusion. Le type est très, très fort dans les deux styles de musique mais je n'ai pas senti qu'il avait créé quelque chose d'original. J'apprécie d'avantage *Eastern Sounds* de Yusef Lateef, bien que moins arabe qu'Abdul-Malik. Et puis, il y a l'album de Maleem Mahmoud Ghania, *The Trance Of Seven Colors* avec Pharoah Sanders. Pharoah, il arrive, il joue une note, c'est monstrueux ! C'est d'ailleurs sur les disques d'Alice Coltrane que je l'ai découvert.

Comment as-tu traversé l'année 2020 ?

J'ai fait quelques concerts, beaucoup en janvier et février, puis en août, septembre et octobre. Mais depuis le deuxième confinement je ne touche plus à la flûte. Quand j'en joue ça me déprime. Je n'ai même plus envie de composer. Autant j'ai pris le premier confinement comme une trêve après des années de tournées, ce qui m'a donné l'occasion d'écrire pas mal de choses, autant ces dernières semaines, je n'y arrive plus.

Du coup, j'en profite pour étudier. Je suis plongée dans le chant carnatique et les tablas. Mais la musique, c'est d'abord un « être ensemble », sur scène par exemple, quand tu écoutes le solo de ton pianiste et que tu te dis qu'il joue un truc incroyable ! Avec « *Rhythms of Resistance* » on a grandi ensemble. Lorsqu'on s'est rencontré il y a dix ans, on ne jouait pas comme maintenant. On a traversé toutes ces étapes d'apprentissage où j'écrivais chaque morceau comme un défi. Des trucs injouables que j'étais incapable d'entendre ! J'avais envie de progresser. Du coup, on a bossé comme des chiens sur des trucs hyper compliqués, sur lesquels on était tous à la rue ! Et c'est à force de travail, par petits groupes, à s'acharner sur les rythmes ou sur des aspects purement matriciels qu'on y est arrivé. Aujourd'hui on est capable d'entendre les progrès des uns et des autres, mais c'est vrai que remonter sur scène après des mois d'absence...

Ça fiche le trac ?

Non, j'ai hâte ! J'en ai trop besoin ! Je vais kiffer, mais de ouf (rires) !!!

Quelles sont tes autres envies ?

Que les gens apprécient *Un Autre Monde*, qu'ils puissent l'entendre et que ça leur fasse du bien. On a fait cette création avec l'Orchestre National de Bretagne (à découvrir sur le CD2), on va la remonter avec l'Orchestre Symphonique Divertimento sous la direction de Zahia Ziouani qui a fait un travail magnifique. Et puis, j'entame une résidence de trois ans à l'abbaye de Royaumont, où je vais poursuivre les « Rituels de Guérison » avec Clément Petit (violoncelle), Claude Tchamitchian (contrebasse) et Nasheet Waits (batterie). Enfin, il y a cette attirance quasi obsessionnelle que j'ai pour l'Inde. C'est de pire en pire (rires). J'aurai dû y être là, maintenant, donc j'espère y aller très bientôt. J'ai très envie de partir.



LE SON

NAÏSSAM JALAL & RHYTHMS OF RESISTANCE

Un autre monde
(Les Couleurs du Son / L'Autre Distribution)

LE LIVE

12/02 Millau (Millau Jazz Festival) - *Un autre monde*
13/02 Marciac (Atsrada) - *Quest Of Invisible*
30/03 Paris (Café de la Danse) - *Un autre monde*





« Il n'y a pas marqué « meeting » sur ma
fiche technique (rires) et je joue de la
musique avant-tout ! Mais la dimension
politique de mon travail est prégnante »